

MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE. — Première représentation de *l'Enfant-Roi*, comédie lyrique en cinq actes d'Emile Zola, musique de M. Alfred Bruneau.

L'Enfant-Roi ! Sur la foi de ce titre ambitieux, je m'imaginais que M. Bruneau avait entouré de doubles croches les malheurs de Louis XVII ou de Napoléon II. Mais le musicien, qui a déjà donné à l'Opéra-Comique le *Rêve* et l'*Ouragan*, n'a pas cru devoir, malgré l'exemple de M. Saint-Saëns, confectionner des devoirs d'histoire de France. Ne le lui reprochons pas.

Donc les personnages de M. Bruneau ne sont pas nés sur les marches du trône. Ils n'ont pas non plus le recul des légendes. Que les wagnériens encore fidèles aux grandioses évocations du Walhalla en prennent leur parti : M. Bruneau nous conduit dans une boulangerie-pâtisserie, pour y faire de la musique.

Quand vous vous attablez à la « Viennoise », dans le dessein de vous bourrer de babas et de crèmes, en face du comptoir majestueux où règne une matrone, vous ne vous êtes jamais douté qu'il y eût là matière à « comédie lyrique » ou à « drame musical », et que chacune de ces petites friandises jouerait son rôle dans une symphonie auditive ? C'est que vous comptiez sans Zola librettiste.

Ce Zola détestait le mythe sans détester le symbole ; il repoussait l'atmosphère de légende où Wagner plaçait le salut de la musique : affaire de points de vue. Vérité à Paris ; erreur à Bayreuth... ou réciproquement.

Car ici, comme dans *Louise*, c'est Paris qui est le cadre en même temps que le grand acteur invisible, le dieu géant, le Wotan, si vous voulez, qu'invoquent les mitrons de la boulangerie Delagrangre.

C'est le soir, à la sortie des théâtres. Va-et-vient de clients. Le boulanger pérorer : « Minuit ; Paris se couche, las de sa journée de travail, fiévreux de sa soirée de plaisir et d'amour... » Paris se couche de bonne heure, chez Zola !

Le boulanger qui déclame ainsi, en pur style Rougon-Macquart, le patron François, attend impatiemment le retour de sa femme, partie en courses, comme tous les mardis.

Pendant qu'il va surveiller le fournil, Pauline, la demoiselle de comptoir, et Auguste, le brigadier, potinent : « Si Madame s'absente régulièrement, chaque semaine, c'est qu'elle a un amant ». Auguste, jaloux, glisse une dénonciation anonyme dans le livre des commandes ; le vieux Toussaint, bon serviteur, les surprend, mais ne peut rien empêcher... Enfin, voici Madeleine ; la patronne roucoule avec le patron, la devanture s'abaisse, la nuit tombe sur leurs conjugales extases ; pour être pâtissiers, on n'en est pas moins un couple de braves gens qui s'aiment bien ! Mais voici que François trouve le papier délateur et s'émeut... Tel Othello, jadis, soupçonna Desdémone...

L'acte second nous transporte aux Tuileries, « dans la boutique des jouets ». C'est l'été ; tout chante : enfants, oiseaux, rondes enfantines... Georget, seize ans, prépare le thé avec sa grand-mère, Georget, fils naturel de la patronne, alors qu'elle était demoiselle, et, bien entendu, c'est ce grand garçon que Madeleine, faussement soupçonnée d'adultère, va voir aux Tuileries. La mère et l'enfant s'embrassent éperdument, quand François fait irruption, furibond, parce qu'il se croit trompé ; plus furibond quand il apprend la vérité ; tout de suite, il devient jaloux du fils ! Que Madeleine choisisse, ou l'époux, ou l'enfant ! Et Madeleine, qui ne peut se séparer de son petit, sanglote au chant lointain des rondes ensoleillées.

Acte III. — Le marché aux fleurs de la Madeleine en juillet. Une avalanche de roses. Plus de roses que d'action. François vient acheter des fleurs « pour fêter une morte ». (Décidément, ces pâtissiers-là sont des poètes ! Ils monologuent en prose et s'accordent des hiatus, mais ils parlent très littérairement, tout de même, avec une vulgarité voulue qui ne va point sans emphase.) Un baptême passe : le père est important, le parrain munificent, la nourrice majestueuse, les cors imitent les cloches, *do, ré, do, ré*. Mlle Lucy Vauthrin est une ravissante quoique invraisemblable petite maman, fraîche, rose, blanche, et les fleurs pleuvent. « Grande animation et grande allégresse finales », déclare le livret.

Un rythme pesant annonce l'acte IV : serions-nous au Nibelheim ? Non, au fournil, plus simplement ; mais François, boulanger grandiloquent, recommence à déclamer sur l'appétit de Paris, « ce monstre qui dévore et qui enfante ! » Pendant que le patron s'abandonne à cette rhétorique surannée, Auguste, brigadier roux et méchant, retire les pains du four, blague avec Pauline ; il va renvoyer le fidèle Toussaint ; il va triompher, l'Alberich des croissants, le mauvais gnome des brioches... Non ! Madame, qui se mourait, madame n'est pas morte ! Elle revient, ne pouvant plus se passer de monsieur. Grande scène conjugale : après l'enfant, c'est le mari qui l'emporte. Allons ! au travail ! « Il faut du pain à l'éternelle faim du

géant», déclare François aux geindres, qui doivent trouver leur patron aussi éloquent que M. Jaurès.

Acte V et dernier. — La pâtisserie, toujours, mais le matin, et vue par le fond. Madeleine a repris son rôle de belle boulangère en tablier noir ; elle songe à son fils... Précisément, le voici qui vient lui faire ses adieux, car Georget part « de l'autre côté de l'océan », comme tout bon fils de mélo qui se respecte. Ah ! l'affreux combat qui recommence dans le cœur de cette mère... de cette épouse, pâtissière tragique ! Mais non, Georget ne partira point : François, enfin touché, le retient, et la maison ne sera plus sans enfants.

Innocente comédie lyrique, qui finit aussi bien que nos plus bafoués-opéras-comiques, et qu'exprime une prose tout aussi conventionnelle que leurs dialogues, une prose d'auteur où l'enflure nignarde s'unit à la plus pedestre familiarité, gauchement.

« Il faut que Paris ait du pain pour la besogne géante de son enfantement ! » Tel est le dernier cri de Madeleine, rayonnante, — et de la pièce. Votre boulangère use-t-elle couramment de tels propos, encombrés de métaphores obstétricales ? La mienne, en tout cas, retarde encore sur Mme Madeleine Delagrange. Il est vrai que la passion rend lyrique et que j'ignore mes fournisseurs des deux sexes dans de pareils moments...

Et la musique ? Car tout cela se passe en musique bien que l'intervention de l'idéale Muse ne paraisse pas indispensable parmi les nains de quatre livres. Laissons les misonéistes de l'extrême-droite artistique crier à la « prostitution » de la musique (*sic*) ; mais notons que les avancés déplorent l'affadissement de leur Bruneau, rude, de l'âpre intransigeant aux quintes invétérées, en présence de cet assagi tout miel, édulcoré, crémeux comme la matière blonde du brune des éclairs, prodigue de sixte et quarte (début du cinquième acte). Regrettez-vous le temps où Bruneau, sur la terre, déversait des accords méchamment odieux ? Ah ! ces crispantes soirées du *Rêve*, — pas nombreuses, Dieu merci ! — où l'auditeur, suant d'angoisse, avait la sensation de marcher, pieds nus, sur des bouteilles cassées !

Nous avons changé tout cela ! Voici un thème de l'Enfance, supportable quand il est confié à Mlle Friché (grand arioso en la bémol : « O mon enfant, tu ne peux savoir combien je t'aime »), mais d'une indéniable banalité. Voici, dans la scène des adieux, aboutissant à l'adoption de Georget, des phrases pleurardes d'un trop facile effet. Ambigu, que me veux-tu ?... Et ce quatuor final d'ailleurs applaudi, où les voix sont réunies, comme dans un bon vieux opéra, termine-t-il assez bourgeoisement cette pièce éminemment bourgeoise !

M. Bruneau n'a pas répudié ses doublements à la basse, si patauds, non plus que la fréquence de ses écarts vocaux (sauts de septième et de neuvième, etc.), par quoi ses compositions se distinguent de toutes les autres. Et sa musicalité demeure pénible, avec, toujours, ce même système de « placage », à la longue insupportable.

En revanche, je ne le croyais pas capable d'un tel travail thématique. Non que l'on puisse comparer ses combinaisons rythmiques aux merveilleux agencements que prodiguent, plus ou moins dignes de leur maître, les élèves de Vincent d'Indy ; mais, enfin, son motif de Paris, pour ne parler que de celui-là, il le présente en diminution au dernier acte (*six-huit en mi*), avec une certaine habileté, et, déjà, nous l'avons apprécié sous l'apostrophe à Paris qui s'endort (« repu, cuvant ses peines », etc.), alanguie en forme de berceuse (*douze-huit en mi-bémol*), ingénieusement.

L'instrumentation s'est affinée ; un amusant effet d'orchestre (harpes, flûtes et cymbales) éclaire le geste de la Boulangère faisant sonner la recette du jour dans ses mains. Et l'on ne saurait méconnaître les efforts du musicien pour créer, autour du marché aux fleurs, une brillante atmosphère sonore, à l'imitation de ce qu'a réussi Gustave Charpentier, et qui rappelle la page brossée par l'auteur de *Louise*, comme le peut faire un chromo, un chromo des plus honorables.

La mise en scène est d'une vérité minutieuse, jusque dans ses plus minces détails ; c'est la boulangerie-pâtisserie, blanche, toute claire de miroirs étincelants (Ronsin) ; c'est, aux Tuileries, la boutique de jouets et son amusante figuration, où se démentent bambins, bonnes d'enfants et soldats (Jambon) ; c'est le marché aux fleurs de la Madeleine et son apothéose de roses blanches ; c'est enfin le sous-sol de la boulangerie, aux murs à la fois sombres et blanchis de poussière farineuse, sur lesquels jouent les reflets verdâtres des becs de gaz et la rougeoyante lueur du four (Jusseume).

Pourquoi faut-il que toute cette reconstitution si exacte de la vie quotidienne fasse lamentablement ressortir

l'emphase floue du poème et la convention mélodramatique de l'action !

Par fortune, l'interprétation pallie de son mieux les défauts de ce livret, qui venge les mânes insultés de Monsieur Scribe. Le soprano dramatique et le baryton forment un ménage bien chantant, dont les voix se marient le plus heureusement du monde, en maint passage où les thèmes de l'amour conjugal, inlassablement célébré par les deux époux, et celui de l'Enfant, évoqué par la mère avec une inquiète tendresse, s'entrecroisent avec moins de gaucherie que n'en montra jusqu'ici M. Bruneau.

Mlle Friché laisse épanouir à souhait sa voix généreuse et ses qualités dramatiques presque excessives, dans ce rôle de mère ardente et d'épouse amoureuse. M. Dufranne, parfait, conquiert les auditeurs, dès qu'au début de l'*Enfant-Roi*, il clame « Minuit ! » (comme Véronique, au début de *Messidor*, clamait « Midi ! ») avant d'entamer, avec une largeur puissante, son hymne à *neuf-huit*, (comme tous les hymnes de M. Bruneau), cependant que l'orchestre déroule la mélodie qui symbolise Paris. Son air du Boulangier : « Ce Paris qui toujours mange » (à *neuf-huit*, bien entendu), rappelle celui du Semeur de *Messidor*, non sans logique. M. Vieuille, qui dit, avec une simplicité touchante sa phrase : « Non, elle avait dix ans », compose en grand artiste son personnage de garçon de magasin fidèle, attendri, émouvant — car un garçon de magasin peut émouvoir, je le reconnais sans peine : François est boulangier comme Hans Sachs est cordonnier, je n'y vois aucun inconvénient ; je n'en verrais pas non plus à ce que la musique de M. Bruneau valût celle de Wagner.

Unissons dans la louange : Mme Marie Thiéry, gentille et grassouillette sous le *norfolk-suit* de Georget, qui égrene avec un goût très sûr ses reminiscences puériles : « Oui, je me revois tout petit », soulignées à l'orchestre par un rappel de la ronde : « Nous n'irons plus au bois » ; puis par le motif de l'enfance (ce n'est pas de sa faute si M. Bruneau lui a confié la tâche de chanter des confidences frénétiquement antimusicales, dont voici un échantillon : « Je me revois à cette Ecole commerciale, revenant le soir, dans nos deux étroites pièces de la rue Sainte-Anne, etc... ») ; Mme Cocyte, grand'mère qui fait ce qu'elle peut pour toucher ; Mlle Tiphaine, aguichante caissière ; Mlle Duchêne, pauvre échappée du répertoire de d'Ennery, mais qui mendie avec un contralto admirable. Quant à M. Jean Périer, il a fait d'un personnage de second plan une création curieusement personnelle, adéquate au thème qui le caractérise, thème basement haineux qui s'encanaille aux trompettes bouchées, quand ce « brigadier » des pétrisseurs — cependant que les coups de grosse caisse, symbolisant l'effort, ponctuent le chant des cuivres — échafaude avec sa complice de malhonnêtes projets d'avenir. Il a une façon d'enfourner, un geste pour saupoudrer de farine les pains et les jeter, tout brûlants, dans la corbeille roulante, étonnants d'observation caricaturale. Méli-sande aurait peine à reconnaître son Pelléas, demi-nu sous le grand tablier du « geindre » qui tient ces poétiques propos : « Puisque Madame n'a pas été gentille, zut ! Elle filera, et nous verrons à faire notre popote avec le patron ».

Mais personne, ou presque personne, n'articule nettement, et mainte beauté du poème reste inaperçue grâce au compositeur. Ces brusques et continus passages d'un registre à l'autre fatiguent non seulement l'auditeur, mais aussi le chanteur, essouffé déjà par l'abus des notes hautes.

La tâche des instrumentistes n'est pas, non plus, aisée : aux cors sont dévolus des traits de hautbois ; les trompettes bouchées peinent. Espérons pour M. Bruneau et pour l'Opéra-Comique, sinon pour l'art musical, que tant d'efforts ne seront pas superflus.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

Automobiles La célèbre marque **GLADIATOR**

INFORMATIONS

Conseil des ministres

Le conseil des ministres, réuni hier matin, à l'Elysée, s'est de nouveau occupé des modifications apportées par la commission au projet de loi sur la séparation des Eglises et de l'Etat.

Le ministre de l'instruction publique et des cultes a été autorisé à demander à la commission de se réunir à nouveau pour s'entendre avec elle et arriver à un accord.

On sait que le point le plus important sur lequel il y ait divergence entre la commission et le gouvernement, est celui relatif aux allocations transitoires et aux retraites viagères à attribuer suivant les cas aux ministres des cultes après la séparation.

Le ministre sera entendu aujourd'hui par la commission.